

BACCALAURÉAT VOIE TECHNOLOGIQUE

SESSION 2020

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 11 pages, numérotées de 1/11 à 11/11.

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Objet d'étude : Le théâtre du XVII^e siècle au XXI^e siècle

Texte : Eugène Labiche, *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, acte II, scène 10, 1860.

Armand et Daniel veulent tous les deux épouser Henriette, la fille de Monsieur Perrichon. Armand s'est attiré la sympathie de la jeune fille et de sa mère en évitant une chute de cheval à Monsieur Perrichon. Daniel fait alors semblant d'avoir lui-même un accident.

ACTE II, SCENE 10. – MADAME PERRICHON, HENRIETTE, ARMAND, PERRICHON, DANIEL, LE GUIDE, L'AUBERGISTE.

Daniel entre, soutenu par l'aubergiste et par le guide.

PERRICHON, *très ému*. – Vite ! de l'eau ! du sel ! du vinaigre¹ !

Il fait asseoir Daniel.

TOUS. – Qu'y a-t-il ?

5 PERRICHON. – Un événement affreux ! (*S'interrompant.*) Faites-le boire ; frottez-lui les tempes !

DANIEL. – Merci... Je me sens mieux.

ARMAND. – Qu'est-il arrivé ?

DANIEL. – Sans le courage de M. Perrichon...

PERRICHON, *vivement*. – Non, pas vous ! ne parlez pas !...(*Racontant.*) C'est horrible !...

10 Nous étions sur la mer de Glace... Le mont Blanc nous regardait, tranquille et majestueux...

DANIEL, *à part*. – Le récit de Thérémène² !

MADAME PERRICHON. – Mais dépêche-toi donc !

HENRIETTE. – Mon père !

15 PERRICHON. – Un instant, que diable ! Depuis cinq minutes, nous suivions, tout pensifs, un sentier abrupt qui serpentait entre deux crevasses... de glace ! Je marchais le premier.

MADAME PERRICHON. – Quelle imprudence !

PERRICHON. – Tout à coup, j'entends derrière moi comme un éboulement ; je me retourne : Monsieur venait de disparaître dans un de ces abîmes sans fond dont la vue seule fait frissonner...

20 MADAME PERRICHON, *impatiente*. – Mon ami...

¹ Les sels et le vinaigre étaient utilisés pour ranimer une personne évanouie.

² Le récit de Thérémène : longue tirade d'une tragédie de Racine dans laquelle Thérémène raconte la mort horrible du jeune Hippolyte.

PERRICHON. – Alors, n'écoutant que mon courage, moi, père de famille, je m'élance...

MADAME PERRICHON ET HENRIETTE. – Ciel !

PERRICHON. – Sur le bord du précipice, je lui tends mon bâton ferré... Il s'y cramponne. Je tire... il tire... nous tirons, et, après une lutte insensée, je l'arrache au néant et je le
25 ramène à la face du soleil, notre père à tous !...

Il s'essuie le front avec son mouchoir.

HENRIETTE. – Oh ! papa !

MADAME PERRICHON. – Mon ami !

PERRICHON, *embrassant sa femme et sa fille*. – Oui, mes enfants, c'est une belle page...

30 ARMAND, *à Daniel*. – Comment vous trouvez-vous ?

DANIEL, *bas*. – Très bien ! ne vous inquiétez pas ! (*Il se lève.*) Monsieur Perrichon, vous venez de rendre un fils à sa mère...

PERRICHON, *majestueusement*. – C'est vrai !

DANIEL. – Un frère à sa sœur !

35 PERRICHON. – Et un homme à la société.

DANIEL. – Les paroles sont impuissantes pour reconnaître un tel service.

PERRICHON. – C'est vrai !

DANIEL. – Il n'y a que le cœur... entendez-vous, le cœur !

PERRICHON. – Monsieur Daniel ! Non, laissez-moi vous appeler Daniel...

40 DANIEL. – Comment donc ! (*À part.*) Chacun son tour !

PERRICHON, *ému*. – Daniel, mon ami, mon enfant !...votre main. (*Il lui prend la main.*) Je vous dois les plus douces émotions de ma vie... Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimas³... Vous me devez tout, tout ! (*Avec noblesse.*) Je ne l'oublierai jamais !

45 DANIEL. – Ni moi !

PERRICHON, *à Armand, en s'essuyant les yeux*. – Ah ! jeune homme !...vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable.

Vous ferez le commentaire du texte extrait du *Voyage de Monsieur Perrichon* de Labiche, en vous aidant des pistes de lecture suivantes :

- 1- Vous montrerez comment Monsieur Perrichon se donne un rôle héroïque dans ce récit, qui le rend ridicule.
- 2- Vous montrerez que la scène consacre la réussite de la ruse de Daniel.

³ Frimas : brouillard givrant.

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

A - Œuvre : Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31. **Parcours :** Notre monde vient d'en trouver un autre.

Texte : Éric Baratay, *Le Point de vue animal, Une autre version de l'histoire*, 2012.

Bien sûr, soutenir que l'animal est un acteur, non un objet, contredit une conception occidentale très ancrée, notamment parmi les élites intellectuelles. Elle a émergé dans la philosophie grecque antique, a été adaptée par le christianisme puis vraiment développée et utilisée à partir de la révolution scientifique du XVII^e siècle, laquelle a sorti l'homme du monde pour l'ériger en sujet extérieur, observateur et transformateur d'une nature rabaissée au rang d'objet neutre, connaissable et exploitable à volonté. La rupture entre la culture et la nature a été fortifiée par les révolutions industrielle et agricole, par la constitution des sciences humaines aux XIX^e-XX^e siècles, qui se sont donné pour but d'étudier les cultures, en les considérant comme des attributs humains distinctifs, et leurs manières d'utiliser la nature. Tout cela a légitimé la vieille tentation d'ériger l'animal en objet, mais qui avait été longtemps contrée par d'autres conceptions minoritaires, incarnées par Plutarque¹, saint François d'Assise², Montaigne, Bentham³, etc., insistant au contraire sur les proximités, voire les ressemblances. Cela a aussi servi, pour un temps, à dénigrer les cultures non occidentales, à s'interroger sur l'humanité de leurs représentants, dans des termes assez similaires à ceux utilisés pour l'animal. Mais cette représentation occidentale n'a rien d'évident, n'est pas plus imposée par une transcendance⁴ que par la nature. Non seulement, elle a été historiquement construite, mais elle n'est qu'une conception parmi d'autres dans le monde. [...]

[D'autres] représentations (qui sont d'ailleurs tout aussi construites et historiques que la nôtre), [...] montrent que des hommes ont pensé autrement et qu'il n'y a aucune raison immanente⁵ à ne pas faire évoluer la conception occidentale (dont la critique a révélé les motivations sous-jacentes) pour tenir compte des récentes remises en cause des sciences de la nature. Celles-ci incitent à ne plus définir l'animal par le défaut, l'absence, la privation de facultés, et à réduire le mur construit entre lui et l'homme – au titre de la possession exclusive par ce dernier de la pensée, du langage, de la culture – en parlant de pensées, de langages et de cultures de degrés variables, de capacités de vie, de mouvement, de réaction, de souffrance. On peut alors intégrer l'animal dans une communauté avec l'homme où l'étude des jeux, évidemment inégaux, de relation et d'influence, prend tout son sens et

¹ Plutarque (49-125 ap. J.-C.) : philosophe grec qui a prôné le végétarisme.

² François d'Assise (1182-1226) : religieux qui parlait aux oiseaux.

³ Bentham (1748-1832) : philosophe anglais qui a défini nos devoirs envers les animaux.

⁴ Transcendance : puissance supérieure.

⁵ Immanente : spécifique.

son intérêt. En réalité, même ceux qui refuseraient de tirer ces conclusions [...] et
30 camperaient sur une histoire purement humaine, ne peuvent ignorer que leurs animaux-
objets font agir, réagir les hommes, qu'ils participent ainsi aux actions de ceux-ci, et qu'il
faut par conséquent les observer et les connaître pour comprendre vraiment les humains.

Étendre l'histoire humaine aux animaux, c'est, en apparence, se heurter à une
définition commune de l'histoire, synthétisée par Marc Bloch en « science des hommes dans
35 le temps », derrière laquelle se retranchent nombre d'historiens. Pourtant, une fois encore,
cette conception n'a rien d'intangible⁶, ne serait-ce que parce que sa construction est datée.
[...]

Il reste que, n'étant ni des objets, ni des plantes, mais des vivants qui sentent, souffrent,
agissent, combinent, à des degrés divers selon les espèces mais souvent en bonne partie
comme l'homme, qui est un animal, les bêtes s'inscrivent aussi dans une seconde histoire,
40 celle des Autres, occupant ainsi une intersection originale. Par Autres, j'entends ces groupes
dont les capacités, qui pouvaient pourtant être jugées proches ou identiques à celles des
hommes qui, çà et là, se proclamaient vrais et entiers, ont été longtemps discutées, voire
niées ; des groupes qui ont donc été dévalorisés pour être abaissés ou écartés, souvent
pour être mieux exploités. Jusqu'à présent, les chercheurs n'ont placé parmi les Autres que
45 des parties de l'humanité : femmes, esclaves, populations extérieures longtemps qualifiées
de barbares ou de primitives sous l'effet de l'ethnocentrisme, et pas qu'en Occident mais
partout. La récente revalorisation scientifique des animaux, la proximité croissante avec
l'homme qu'elle entraîne – à tel point que la revue anglo-saxonne d'anthropologie *Man*
publie maintenant des articles sur la culture des chimpanzés – doivent conduire à les placer,
50 notamment les espèces que l'homme fréquente, parmi les Autres. Il ne s'agit évidemment
pas de suggérer une identité de nature mais de souligner que toutes ces catégories ont été
niées comme sujets, diminuées dans leurs capacités.

Cela aurait dû être fait depuis un moment s'il n'y avait pas eu ce rejet dans la nature-
objet, ce refus de voir pour maintenir la domination de l'homme ou se garder de l'ébranler.
55 Quelques chercheurs, du reste, l'ont senti, en montrant l'existence de lieux où des hommes
se pensant vrais et à part exposaient d'autres hommes et d'autres animaux⁷. Il ne s'agit pas
de confondre les espèces mais de les rapprocher pour mieux voir les communautés et les
interactions entre elles tout en respectant les différences, sans les interpréter en termes de
hiérarchie. Il faudrait pour les autres animaux le même mouvement de pensée que pour les
60 autres hommes, de Claude Lévi-Strauss, montrant que la « pensée sauvage » n'est pas
irrationnelle ou primitive mais aussi organisée que l'occidentale, à Philippe Descola⁸,
refusant de garder celle-ci comme étalon de référence et la plaçant à côté d'autres pensées
tout aussi légitimes.

En rangeant l'animal parmi les Autres de l'homme, je rejoins méthodologiquement les
65 historiographies⁹ de deux groupes : les vaincus et les anonymes. Les premiers intéressent
depuis les années 1970, qu'ils soient indiens d'Amérique, aborigènes d'Australie, païens de
l'Antiquité finissante, etc. Les seconds attirent depuis peu, qu'ils aient écrit dans leur coin ou

⁶ Intangible : incontestable.

⁷ Référence à la présentation d'êtres humains dans des lieux semblables à des zoos, aux XIX^e et
XX^e siècles.

⁸ Philippe Descola (né en 1949) : anthropologue qui met en question l'opposition entre nature et
culture.

⁹ Historiographies : récits historiques.

70 traversé sans laisser de traces. Comme pour les anonymes, l'enjeu est de s'intéresser à des existences tellement ordinaires, tellement dévaluées et même niées, qu'on ne les voit pas ou ne veut pas les voir, et il s'agit de se pencher sur les manières dont elles ont été happées et transformées par des phénomènes historiques, sur leurs façons, multiples, de réagir, de s'adapter. Comme pour les vaincus, il faut regarder de l'autre côté de l'histoire et même abandonner le camp du vainqueur, qui triomphe et dénigre, pour passer de l'autre côté et adopter le point de vue du vaincu.

(1073 mots)

Contraction : Vous ferez la contraction de ce texte en 268 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 241 mots et au plus 295 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai : *Notre regard sur l'animal nous aide-t-il à mieux comprendre l'altérité ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur « Des Cannibales » (*Essais*, I, 31) de Montaigne, sur le texte de l'exercice de contraction (texte de Baratay) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

B – Œuvre : Jean de La Fontaine, *Fables* (livres VII à IX). **Parcours** : Imagination et pensée au XVII^e siècle.

Texte : Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, 1976.

La peur de l'imaginaire

Pourquoi les contes de fées sont-ils mal vus ?

5 Pourquoi tant de parents intelligents, bien intentionnés, modernes et appartenant aux classes aisées, soucieux du bon développement de leurs enfants, dévaluent-ils les contes de fées et privent-ils leurs enfants de ce que ces histoires pourraient leur apporter ? Nos aïeux de l'époque victorienne¹ eux-mêmes, malgré l'importance qu'ils accordaient à la discipline morale, malgré leur pesant mode de vie, non seulement autorisaient, mais encourageaient leurs enfants à faire travailler leur imagination sur les contes de fées et à en tirer du plaisir. Le plus simple serait de mettre cet interdit sur le compte de l'étroitesse d'esprit, mais ce n'est pas le cas.

10 Certains disent que les contes de fées sont malsains parce qu'ils ne présentent pas le tableau « vrai » de la vie réelle. Il ne vient pas à l'esprit de ces personnes que le « vrai », dans la vie d'un enfant, peut être tout différent de ce qu'il est pour l'adulte. Ils ne comprennent pas que les contes de fées n'essaient pas de décrire le monde extérieur et la « réalité ». Ils ne se rendent pas compte que l'enfant sain d'esprit ne croit jamais que ces histoires décrivent le monde d'une façon réaliste.

¹ Époque victorienne : période du règne de la reine Victoria, en Grande-Bretagne, de 1837 à 1901.

15 Certains parents ont peur de « mentir » à leurs enfants en leur racontant les événements fantastiques contenus dans les contes de fées. Ils sont renforcés dans cette idée par cette question que leur pose l'enfant : « Est-ce que c'est vrai ? » De nombreux contes de fées, dès leurs premiers mots, répondent à cette question avant même qu'elle puisse être formulée. Par exemple, *Ali Baba et les Quarante Voleurs* commence ainsi : « À une époque
20 qui remonte très très loin dans la nuit des temps... » L'histoire des frères Grimm², *Le Roi-Grenouille* ou *Henri le Ferré* s'ouvre par ces mots : « Dans l'ancien temps, quand les désirs s'exauçaient encore... » Des débuts de ce genre marquent clairement que l'histoire se situe à un niveau très différent de la « réalité » d'aujourd'hui. Certains contes de fées commencent d'une façon très réaliste : « Il était une fois un homme et une femme qui
25 souhaitaient en vain, depuis très longtemps, avoir un enfant. » Mais pour l'enfant qui est familiarisé avec le conte de fées, « il était une fois » a le même sens que « dans la nuit des temps ». Cela montre qu'en racontant toujours la même histoire au détriment des autres, on affaiblit la valeur que les contes de fées ont pour l'enfant tout en soulevant des problèmes qui sont tout naturellement résolus si l'enfant en connaît un grand nombre.

30 La « vérité » des contes de fées est celle de notre imagination et non pas d'une causalité normale. Tolkien³, à propos de la question « Est-ce que c'est vrai ? » remarque : « Il ne faut pas y répondre à la légère, de façon inconsidérée. » Il ajoute que la question suivante a beaucoup plus d'importance pour l'enfant : « Est-ce qu'il est gentil ? est-ce qu'il est méchant ? » C'est-à-dire que l'enfant veut avant tout distinguer ce qui est mal de ce qui
35 est bien.

Avant d'être à même d'appréhender la réalité, l'enfant, pour l'apprécier, doit disposer d'un cadre de référence. En demandant si telle ou telle histoire est vraie, il veut savoir si cette histoire fournit quelque chose d'important à son entendement⁴, et si elle a quelque chose de significatif à lui dire en ce qui concerne ses préoccupations les plus importantes.

40 Citons Tolkien une fois de plus :

« Le plus souvent, ce que veut dire l'enfant quand il demande « Est-ce que c'est vrai ? » c'est « J'aime bien cette histoire, mais est-ce qu'elle se passe aujourd'hui ? Est-ce que je suis en sécurité dans mon lit ? » La seule réponse qu'il souhaite entendre est la suivante : « Il n'y a certainement plus de dragons en Angleterre aujourd'hui ! » Et Tolkien continue : « Les contes de
45 fées se rapportent essentiellement non pas à une « possibilité » mais à la « désirabilité ».

Voilà quelque chose que l'enfant comprend très bien : pour lui, rien n'est plus vrai que ce qu'il désire.

[...]

Lorsque l'enfant demande si le conte dit la vérité, la réponse devrait tenir compte non pas des faits réels, pris à la lettre, mais du souci momentané de l'enfant, que ce soit sa peur
50 d'être ensorcelé ou ses sentiments de jalousie œdipienne⁵. Pour le reste, il suffit en général de lui expliquer que ces histoires ne se passent pas de nos jours, dans le monde où nous vivons, mais dans un pays inaccessible. Les parents qui, d'après les expériences de leur

² Jacob Grimm (1785-1863) et Wilhelm Grimm (1786-1859) : auteurs allemands de contes de fées.

³ John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973) : écrivain britannique, auteur du *Seigneur des Anneaux*.

⁴ Entendement : intelligence.

⁵ Jalousie œdipienne : en psychanalyse, rivalité de l'enfant avec le parent du même sexe.

propre enfance, sont convaincus de l'importance des contes de fées, n'auront aucune peine à répondre aux questions de leurs enfants. Mais l'adulte qui pense que toutes ces histoires
55 ne sont que des tissus de mensonges ferait mieux de s'abstenir de les raconter. Il serait incapable de les dire d'une façon qui pourrait enrichir la vie de leurs enfants.

Certains parents redoutent que leurs enfants se laissent emporter par leurs fantasmes ; que, mis en contact avec les contes de fées, ils puissent croire au magique. Mais tous les enfants croient au magique, et ils ne cessent de le faire qu'en grandissant (à l'exception de ceux qui ont
60 été trop déçus par la réalité pour en attendre des récompenses). J'ai connu des enfants perturbés qui n'avaient jamais entendu de contes de fées mais qui investissaient un ventilateur électrique ou un moteur quelconque d'un pouvoir magique ou destructeur qu'aucun conte de fées n'a jamais prêté au plus puissant et au plus néfaste de ses personnages.

D'autres parents craignent que l'esprit de l'enfant puisse être saturé de fantasmes
65 féériques au point de ne plus pouvoir apprendre à faire face à la réalité. C'est le contraire qui est vrai. Aussi complexe qu'elle soit (bourrée de conflits, ambivalente, pleine de contradictions), la personnalité humaine est indivisible. Toute expérience, quelle qu'elle soit, affecte toujours les divers aspects de la personnalité d'une façon globale. Et l'ensemble de la personnalité pour pouvoir affronter les tâches de la vie, a besoin d'être soutenue par une
70 riche imagination mêlée à un conscient⁶ solide et à une compréhension claire de la réalité.
(1068 mots)

⁶ Conscient : capacité à se confronter au réel.

Contraction : Vous ferez la contraction de ce texte en 267 mots. Une tolérance de plus ou moins 10 % est admise : les limites sont donc fixées à au moins 240 mots et au plus 294 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai :

En quoi les œuvres qui font appel à l'imagination nous aident-elles, au-delà de l'enfance, à comprendre le monde qui nous entoure ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les *Fables* (livres VII à IX) de La Fontaine, sur le texte de l'exercice de la contraction (texte de Bettelheim) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

C – Œuvre : Voltaire, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

Texte : Christophe Martin, « L'âge de l'émancipation ? », in *Les Lumières – Une révolution de la pensée, Sciences Humaines, Grands Dossiers n° 56, 2019*.

Que le siècle des Lumières soit à la fois celui de « l'invention de la liberté » et de l'avènement¹ de l'individu moderne, voilà qui semble aller de soi. L'histoire du 18^e siècle ne peut-elle être regardée comme « la scène sur laquelle un mouvement de liberté fuse, éclate et s'épanouit en un scintillement tragique » ?, ainsi que le résume Jean Starobinski
5 (*L'Invention de la liberté. 1700-1789*, Gallimard, réédition 2006). La devise révolutionnaire « Liberté, égalité, fraternité » ne dit-elle pas la place essentielle de la liberté et des droits de l'individu dans l'héritage des Lumières ? Au 18^e siècle, la réhabilitation de la nature humaine et la naissance de l'idée de bonheur n'engagent-elles pas aussi bien à restituer dans ses droits une liberté première, dont le sujet a été dépossédé par les monarchies absolutistes,
10 qu'à promouvoir une liberté du citoyen ?

Et pourtant, de nombreuses voix se sont élevées depuis la Révolution pour instruire le procès des Lumières ou de certains de ses représentants, en particulier Rousseau. Depuis le calviniste genevois Mallet du Pan, penseur de la Contre-Révolution, jusqu'à Jan Marejko en passant par Benjamin Constant, Isaiah Berlin ou encore Jacob Talmon, beaucoup ont
15 reproché à l'auteur du *Contrat social* (1762) d'avoir exigé le sacrifice de l'individu au nom de la volonté générale et d'être ainsi à l'origine de la Terreur, voire du totalitarisme. [...]

Dans *La Dialectique de la raison* (1944), Theodor W. Adorno et Max Horkheimer ont élargi l'accusation à l'ensemble des Lumières. Dans le processus même de leur développement, elles auraient dramatiquement abouti à leur contraire. Au lieu d'œuvrer pour une société
20 plus humaine, la rationalité des Lumières aurait dégénéré en une forme de positivisme² et de technicisme, conduisant à une nouvelle sorte de barbarie et d'oppression de l'individu, contre laquelle les Lumières s'étaient pourtant soulevées. À l'heure où certains principes fondamentaux des Lumières sont, de tous côtés, violemment ou cyniquement remis en cause, instruire ce procès semble pourtant mal venu.

25 Il ne s'agit certes pas d'en rester à l'image schématique de Lumières radieuses contribuant à l'invention des libertés individuelles, dans une vision simpliste des progrès de l'esprit humain. On insistera plutôt sur la complexité et la fécondité de la pensée des Lumières. Ce qui implique d'abord de distinguer différentes acceptions du mot « liberté ». Il faut se garder, en effet, d'attribuer aux auteurs phares des Lumières une croyance unanime en la liberté.
30 Entendue au sens métaphysique³ du terme, la liberté peut être définie, selon l'*Encyclopédie*, comme « le pouvoir qu'un être intelligent a de faire ce qu'il veut, conformément à sa propre détermination⁴ ».

Or à cet égard, on chercherait vainement une doctrine commune aux philosophes des Lumières. Pour Rousseau, « le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre,
35 on ne saurait remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui

¹ Avènement : naissance.

² Positivisme : courant de pensée qui considère l'observation scientifique comme le seul moyen d'analyser le monde.

³ Métaphysique : qui relève d'une pensée tournée vers l'absolu, qui recherche le sens de l'existence.

⁴ Détermination : état de ce qui est soumis à des causes ou des lois extérieures.

de nécessité⁵. » Pour Diderot, à l'inverse, cette liberté métaphysique est parfaitement illusoire. Comme Jacques, le héros de son roman le plus célèbre (*Jacques le Fataliste*, 1778), Diderot est « fataliste », c'est-à-dire partisan d'une doctrine « qui suppose que tout existe nécessairement, et qui attribue tous les phénomènes de la nature à une force sans liberté » (abbé Pluquet, *Examen du fatalisme*, 1757). Le matérialisme de Diderot lui interdit, en effet, d'accorder le moindre crédit à l'idée de liberté.

Mais dès lors qu'on se situe sur un plan politique, Diderot ne considère nullement cette notion comme illusoire, cette liberté étant totalement indépendante de la liberté métaphysique. À ce point de vue, Diderot et les encyclopédistes considèrent la « liberté naturelle » comme un droit fondamental « que la nature donne à tous les hommes de disposer de leur personne et de leurs biens, de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leur bonheur, sous la restriction qu'ils le fassent dans les termes de la loi naturelle, et qu'ils n'en abusent pas au préjudice des autres hommes » (*Encyclopédie*, « Liberté naturelle »). Quant à la « liberté civile⁶ », elle consiste à « ne pouvoir être forcé de faire une chose que la loi n'ordonne pas ». [...]

En 1765, Voltaire fait paraître dans son *Dictionnaire philosophique* un article sous forme de dialogue intitulé « Liberté de penser » : milord Boldmind (« esprit hardi ») y invite le comte Médroso (esprit « peureux ») à comprendre que son esprit est « aux galères ». « Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser ; vous êtes né avec de l'esprit ; vous êtes un oiseau dans la cage de l'Inquisition ; (...) osez penser par vous-même. » Avec une remarquable clairvoyance, c'est bien cette émancipation de l'esprit que Bossuet dénonça, dès 1687 : « Sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement (...), il s'introduit une liberté de juger qui fait que, sans égard à la tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense. »

Tel est bien, en effet, ce qui, selon Kant, constitue la meilleure définition des Lumières : « La sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable (...) Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières. » C'est bien en cela que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert peut être vue comme l'œuvre emblématique des Lumières : quels que soient ses compromis obligés avec la tradition ou la censure, elle exploite admirablement les virtualités critiques de l'ordre alphabétique, « ordre de la critique et parabole de la liberté individuelle » (Henri Meschonnic).

Mais nul sans doute plus que Rousseau n'a porté au plus haut degré cette exigence de liberté. Toute sa pensée est gouvernée par un principe que *Du Contrat Social* formule en ces termes : « Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. » Ceux qui ont cru pouvoir discerner en sa pensée politique l'origine même du totalitarisme ont-ils bien pris garde que si Rousseau est le penseur de la citoyenneté, il est aussi celui de la singularité et de la subjectivité ?

(1037 mots)

⁵ Nécessité : ce qui ne peut pas être autrement.

⁶ Liberté civile : liberté du citoyen dans la société.

Contraction : Vous ferez la contraction de ce texte en 259 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 233 mots et au plus 285 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai : *Dans l'héritage des Lumières, la liberté est-elle ce à quoi vous tenez le plus ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction (texte de Martin) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.